Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 24 (2000)

Artikel: La Commune du Haut
Autor: Spira, Henry
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1064410

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA COMMUNE DU HAUT

Dans ma jeunesse, on citait souvent la bonne ville de Porrentruy comme «l'Athènes du Jura», allusion à ses vénérables et réputées écoles. On aurait tout aussi bien pu comparer la cité des Poue-Sèyaies à Rome et ses sept collines, étant également cernée par sept bosses: le Mont-de-Cœuve, la Haute-Fin, le Cras d'Hermont, la Perche, le Banné, le Grand et le Petit Fahy; voire même à la parisienne Butte Montmartre et sa Commune Libre.

En effet, et afin que nul ne l'ignore, je m'en vais vous conter la croustillante histoire de la Commune du Haut, portée sur les fonds baptismaux par une bande de bons vivants à l'esprit frondeur et facétieux, pour la plupart habitants d'un «écart» de la cité, situé au haut de la rue de la Presse ou route de Bure, comportant, vers les années 1870-1880, une quinzaine de maisons, abritant une trentaine de pères et mères de famille, et une soixantaine d'enfants. Cet écart s'étalait depuis le tournant du chemin menant à la Vignatte et au Château, à hauteur de la maison Donzelot, et se terminait en amont du tertre où se trouve le réservoir approvisionné par la source du Varieu, et à la croisée du chemin d'accès à la ferme de Waldeck, alors exploitée par la famille Aeby. A l'Ouest, la «Commune du Haut» s'étendait jusqu'au domaine de Microferme, et à l'Est englobait le domaine de la Vignatte, traversé par le chemin carrossable menant au Château, ancienne demeure des Princes-Evêques à partir de la Réforme, qui fut ensuite utilisée, jusque vers les années 30, comme orphelinat, puis comme caserne.

En 1875, les habitants de cet écart s'organisèrent en une sorte de coterie, basée sur des aspirations communes d'esprit d'entraide, de camaraderie, et d'à-propos de bon aloi. Il fallait donc structurer cette petite communauté; c'est sans doute la résultante de discussions nourries tant au Café Bel-Air qu'à l'auberge du Faubourg de France, à l'enseigne de l'Aigle, après plusieurs *rincettes* de Fée Verte ou calices de *gotte*[1], par quelques joyeux lurons et meneurs forts en gueule, futés de surplus, nimbés d'esprit frondeur envers ceux de la Ville, et qui, de plus, n'avaient pas les mêmes convictions politiques! On en vint à mettre sur pied une organisation ressemblant à s'y méprendre à une administration communale, mais excluant tout recours aux notions d'argent, soit d'impôts, de taxes, de budgets, de recettes et de dépenses.

Le premier conseil de la Commune du Haut, nommé à main levée, se composait de cinq notables:

Monsieur le Maire: Xavier Billieux;

Vice-Maire ou Adjoint: Auguste Schwartzmann;

Secrétaire communal: Auguste Gigandet;

Receveur: Joseph Stress;

Lanternier: Louis Moritz.

Le Maire avait été élu à titre inamovible. Il avait construit une maison à la route de Bure, qu'il partageait avec son frère Léopold. Xavier était peintre en bâtiments et spécialiste en enseignes de commerce, et surtout en enseignes d'auberges. Son côté «bras pendants» avait une propension certaine à prendre souvent le dessus. Les soins et besoins du ménage étaient assumés par sa Marguerite, femme laborieuse qu'aucun travail ne rebutait. Etant couturière-lingère, elle allait à ses journées en ville, chez les bourgeois. Elle gagnait 25 sous par jour, alors que son mari faisait la tournée de ses administrés, prodigue en *loûenes*[2] et en taillages de bavettes. Et en fin de journée, il en résultait parfois des attrapades entre conjoints guère piquées des vers! Puis le bon gars au demeurant faisait amende honorable et la paix renaissait au ménage. Marguerite déclarait alors: «Te ne récmencierai pu, Xaviere!», et lui de rétorquer: «D'jemai de mai vie, Marguerite!»

Xavier et Marguerite avaient trois enfants, deux filles et un garçon: Joseph, né le 14 mai 1867, deviendra le directeur de l'orphelinat installé au Château de Porrentruy, et décédera le 17 février 1951.

Auguste Schwartzmann, l'Adjoint au Maire, n'était pas domicilié sur le territoire de la Commune du Haut, mais dans la partie haute de la Cour des Capucins, rière l'auberge de l'Aigle, et figurait sans aucun doute comme convive attitré de la table du Maire en la

dite auberge. C'était un personnage bien de sa personne, épanoui et réjoui, tout en rondeurs; il pesait le quintal. Doreur en horlogerie, il était chef d'atelier à la fabrique Dubail, Monnin, Frossard & Cie.

Quant au Secrétaire communal, Auguste Gigandet, c'était un petit homme, mais nanti de longues jambes et bras itou, ainsi que d'une grosse bosse au bas des omoplates ayant entravé le développement du haut de son corps; en revanche, cette bosse était une fosse à malices intarissable. Il jouait à la perfection de divers instruments, le violon, la clarinette, la petite flûte. A la tête d'un petit groupe de musiciens, il tenait estrade lors des fêtes de la *Saïnt-Maitchïn* et *r'vira*[3], de fin d'année, des Brandons, Pâques, Pentecôte, de la Saint-Jean, prodigue en flonflons et musique à danser, la *Sottiche*[4], la Polka, le Quadrille des Lanciers, les valses et autres Mazurkas. Plus tard, M. Gigandet devint clerc à la Préfecture.

Le Receveur Stress ne fut pas un homme marquant. Etant doreur, métier dangereux, il mourut jeune.

Quant à Louis Moritz, le lanternier communal, et horloger de son métier, il vaquait quotidiennement à ses devoirs d'éclairagiste assermenté. Pour saisir son office, il faut jeter un regard sur l'accès à la Commune du Haut en venant de la cité; jusqu'au début du XXe siècle, en partant du bas de la Presse, hormis la maison du notaire Fattet vis-à-vis du pavillon des Frères francs-maçons, et la villa Donzelot en haut de La Presse, il n'y avait aucune construction du côté sud de La Presse. Cette rue était alors bordée, et sur ses deux côtés, par de hautes et denses haies; l'accès à la Commune du Haut, dès la nuit tombée, ressemblait à un tunnel végétal très sombre – sauf les nuits de clair-de-lune – et éclairé très parcimonieusement par une seule paire de réverbères, l'un près de la Loge maçonnique, et le second à la hauteur de la maison du facteur Patois, en amont de la villa Donzelot et face au virage menant à la conciergerie du Château.

Ces deux réverbères étaient équipés de lampes à huile que le lanternier, muni d'une petite échelle, plaçait à l'intérieur d'une lanterne vitrée. Souvent, victimes de rafales de bise ou de vent, ces lumignons étaient soufflés, et l'on n'y voyait guère plus clair que dans le ventre d'une noire vache!

Et comme l'écrivait Joseph Billieux, le fils de l'ancien Maire Xavier, dans ses *Vieux Souvenirs*:

> Arrivé à l'âge où l'on devient grand garçon, époque où l'on commence à distinguer les belles des peutes[5], il m'arrivait de m'attarder quelque peu à rentrer, m'oubliant généralement dans le feu des jeunes amoureux. Mais, chose curieuse, je ne trouvais pas de copains pour monter la Presse, car les froussards ont filé quelques fois et préféraient la rentrée hâtive pour être à l'abri des cailloux qu'un malavisé caché dans la haie faisait briquer derrière eux, pour se tordre les flancs à les voir dévider.
> Heureusement qu'en ce temps-là, les meurtriers et les coupe-gorges ne stationnaient guère chez nous. A part la «Guelade» et son «Bianc» qui faisaient quelques poses pour arriver à l'hôtel Waldeck et roucoulaient dans des coins de fossés, il n'y avait pas de quoi s'émouvoir ni trembler.
> Louis Moritz était ami de la famille Gigandet et chaque jour leur rendait visite. Il s'installa à l'établi du père Gigandet et finit même par manger chez eux; il ne rentrait aux Grands Champs – qui devint la Prévoyance et actuellement la Colombière – que pour se coucher. Comme il rentrait toujours très tard, le Conseil jugea qu'il était très qualifié pour surveiller l'éclairage. Le petit Louis était surtout au service de Mme Gigandet. Il lui tenait compagnie derrière le fourneau durant les longues soirées d'hiver, et même d'été. Elle tricotait et perdait souvent ses mailles. Alors le Louis les retrouvait et renfilait l'aiguille. Honni soit qui mal y pense!

Pour certains des plus anciens habitants de la Commune du Haut, je ne puis résister au plaisir de citer les remarquables descriptions de personnages hauts en couleurs émanant de l'alerte

Le Café Bel-Air, «un des hauts lieux de la vie de la Commune du Haut.»

La Villa Donzelot, œuvre de l'architecte Vallat: «style florentin, avec graffiti de couleur en frise, toit à l'italienne guère pentu, patio et pièce d'eau à l'intérieur.»

plume de Joseph Billieux, tirées de *Mes vieux souvenirs, ou esquisses historiques de la Commune du Haut*, dont le manuscrit – incomplet – de 18 pages, datant de 1935, a été aimablement confié à l'Office du Patrimoine Historique en l'Hôtel des Halles à Porrentruy, par sa propre fille, Mme Jeanne Lapaire, née Billieux en 1907. Le texte qui précède se base d'ailleurs sur ce manuscrit:

> Dans la première maison, juste en amont du virage menant au Château, dénommée dans les années 1920 à 1940 la maison Rufer, habitait un nommé Theubet, garde-police. Grand gaillard à mine renfrognée, affublé d'une petite femme qui ne lui arrivait guère plus haut que la ceinture. En dehors de son service, il se promenait seul autour de sa maison, ayant comme couvre-chef un bonnet de coton noir à gland, retombant sur l'oreille.
> Ultérieurement, le père Theubet étant décédé à plus de 80 ans, il fut remplacé par la famille Eugène Voillat de Damphreux; Eugène fils, né vers 1869, avait fait un apprentissage d'horloger; c'était un joyeux convive qui, comme tous les horlogers de cette époque, vivait bien et ne travaillait guère. Il se maria à une nonne qui avait jeté sa coiffe aux orties et qui avait attrapé la pépie au monastère où on était chiche de liquide. Aussi, sa liberté lui procura l'avantage de se rattraper du régime sec. Six mois après, elle avait repris une mine rubiconde du plus bel éclat. Caressant la dive bouteille abondamment, tous

deux disparurent dans la quarantaine.

Sur le haut de la commune, la dernière bicoque était celle du père Mérat, surnommé «le Bocq». Il avait trouvé occasion d'acheter une baraque de photographe, amenée sur place par 4 chevaux; il y ajouta un prolongement en planches pour avoir deux chambres, et s'y installa avec sa Marguerite (une veuve Desbœufs de Courgenay). Elle traînait encore 4 enfants derrière ses jupons, sans que son allié s'en tourmentât. Dame, il exploitait une affaire qui lui rapportait: Gardien du plus beau bouc de Porrentruy!

François Vallat, surnommé «le Guéllet», fit aussi partie du Conseil. Il était ouvrier typographe à l'imprimerie Gürtler, éditrice du journal «Le Pays». Plus tard, les frères Daucourt reprirent l'imprimerie, où Vallat travailla jusqu'à sa mort. Il était court de taille, mais rond, bien en viande et une grosse tête, d'où pendaient des bajoues au-dessus d'un large cou, le vrai type du petit bâtard. Il se plaisait à faire des farces et d'en rire avec éclat, en se secouant le ventre, tout en trépignant d'aise. Un j'menfoutiste qui vivait pour lui, et autant qu'il le pouvait. Son patron lui faisait la remarque qu'il n'allait pas à la messe, qu'il ne l'y voyait jamais. La réponse était toute prête: «moi non plus».

Au XIXe siècle, il n'y avait ni hôtel ni cabaret dans la Commune. Ceux qui désiraient faire la noce en étaient réduits à venir chez M. Wetter, «A l'Aigle», au faubourg de France, restaurant des gourmets de Porrentruy. La mère Wetter était un cordon bleu de haute réputation pour les plats défendus, notamment les mésanges.

Les plus modestes allaient «A l'Esquille», chez la mère Iselin, rue de la Chaumont. Ce petit débit autorisé débitait surtout de l'eau-de-vie, quoique toutes les autres marchandises des aubergistes étaient à disposition des clients. C'est dans cette boîte-là que le fin politicien Daucourt allait chercher ses électeurs de la dernière heure, ceux qu'on conduisait au vote par un petit verre ou quelque cadeau en habillement.

Une partie des habitants du haut de la Presse, qui deviendra plus tard la route de Bure, gagnaient leur pain quotidien grâce aux entreprises horlogères bruntrutaines, mais leur principale occupation était l'élevage de *tchèvres* ou chèvres. Chaque ménage en possédait deux ou trois au moins. Le troupeau entier comptait entre quarante et cinquante têtes, et l'Adélaïde Theubet, à elle seule, en possédait quatre ou cinq, afin d'alimenter sa nombreuse famille. Elle se lança même dans une âpre concurrence avec le père Mérat pour la garde d'un *bock* ou bouc, mais sans succès, car l'Antoine du *Bocq* savait les choisir et les soigner: le *bock* du meilleur goût se sent de loin.

Les gosses du quartier, surtout durant les grandes et petites vacances, menaient tout ce troupeau pâturer Sous les Minoux; mais au lieu de surveiller ces *gaiysses*[6], ils se rendaient dans la forêt proche et braconnaient des écureuils avec le fusil de Gigandet l'empailleur, et c'était le garde-champêtre, le père Joray, qui évacuait les chèvres de la luzerne du voisin, à grands coups de canne et de hurlements. Les gamins, eux, étaient pourchassés par le vieux garde-forestier de la Bourgeoisie de Porrentruy, le père Rapiné, qui portait le sobriquet de *Maitchou*, peut-être parce qu'il avait des ennuis avec ses râteliers ou mâchoires de sa salle à manger.

Entre-temps, et dès le début du XXe siècle, des habitations se sont construites, tout d'abord entre le bas de la Presse et la villa Donzelot, le long du côté impair, et à gauche en montant, à partir de la villa du notaire Fattet.

«Le long Monnin» logeait chez Guélat, puis l'estimé peintre local autodidacte Louis Prêtre (1860-1936), qui tenait une librairie-papeterie au bas de la rue des Malvoisins, face au Lion d'Or, rasée en 1922 pour faire place à la Banque cantonale de Berne. Il plaçait son chevalet en pleine nature, souvent tôt matin, aux aurores, ou à l'heure de l'angélus, à l'affût d'éclairages dans les tons pastels ou flamboyants. Puis sa

maison fut occupée par la famille Waldmeier, et ultérieurement par M. Maurice Juillerat, ancien membre de la police cantonale bernoise, puis commissaire de police à Porrentruy.

Il y eut également la famille de M. Bourquard, postier, au 9, ainsi que l'ami Bidasse Monnin, ayant épousé une fille Kaufmann. Citons aussi la demeure des Billieux, où vinrent habiter Paul, avocat, *sans-Dieu*[7], qui devint Procureur du Jura, Maire de Porrentruy et Conseiller national – et qui se fit remarquer par ses courageuses interventions en août 1942, alors que Rothmund venait de décréter la fermeture des frontières –, ainsi que son épouse Emma, née Busson, du moulin de Courchavon. Ils eurent deux fils, Pierre, l'avocat, et Paul fils, dit «Coyote», un de mes plus anciens copains, tant au civil qu'en gris-vert au cours de la Mob, et diplomate retraité. Dans cette même maison habitait au deuxième la sœur du futur Maire de la ville de Porrentruy, surnommée «la tante Marie», qui avait abandonné prématurément son métier d'enseignante. Elle tenait toujours des douceurs en réserve, destinées à ses neveux et aux copains de ceux-ci, qui tous recouraient sans vergogne à sa gentillesse. C'était une femme svelte et sportive, pratiquant le tennis avec dextérité, et ayant ses petites manies. Notamment, elle se rendait régulièrement au salon de coiffure du père Chavannes, à côté de la Laiterie Centrale exploitée par la famille Vogt, à la rue des Granges (actuellement rue Trouillat).

18, route de Bure (anciennement rue de la Presse). Ici vécurent «M. Rattoni et son épouse née Marquis, surnommée La Marquise. *Ce couple faisait partie d'un orchestre ambulant, La Marquise tenant la batterie, et y allant de sa voix puissante».*

10, route de Bure (anciennement rue de la Presse): dans cette maison, surnommée dans les années 20 à 40 la «Maison Rufer», vécut Eugène Voillat, horloger, «qui se maria à une nonne qui avait jeté sa coiffe aux orties».

Appréhendant la tendance à la négligence et à la propreté douteuse de son figaro, elle arrivait munie de sa propre blouse, de son fer à friser, de ses peignes, brosses et bigoudis. Coiffée de la Sainte-Catherine, elle resta longtemps vieille fille, malgré plusieurs tentatives couronnées d'insuccès. Sur le tard, elle trouva, si l'on peut dire, chaussure à son pied, en la bonne ville de Roanne, où elle convola en justes noces.

Cette même maison abrita, au cours des années 30, Oscar Billieux, ingénieur, frère de Paul et de Marie, vieux garçon qui pratiquait ses connaissances aux usines Alsthom, à Belfort; un conflit sentimental le fit quitter son employeur belfortain. Il s'établit à Porrentruy et prit en charge le dicastère des travaux publics et de la voirie. Grâce à lui, le pavage de la Presse en granit fut effectué en primeur et avant les autres chaussées pentues de la ville.

La villa Donzelot, de style florentin, avec graffiti de couleur en frise, toit à l'italienne guère pentu, patio et pièce d'eau à l'intérieur, œuvre de l'architecte Vallat (natif de Porrentruy) était habitée par la famille Senn, dont le chef travaillait à la Préfecture, à la Recette de district. Ses deux fils, Noël et Jean, étaient les heureux détenteurs d'un bob de belle facture, qui dévalait la route de Bure à fond la caisse, dès la butte du réservoir du Varieu, avec à son bord six ou huit garçons et filles du quartier; dont même l'auteur des présentes élucubrations, du fait que sa famille, les Spira de la route de Courtedoux, faisait partie de la coterie Billieux. Tous les passagers de cet engin étaient coincés chacun entre les cuisses du premier des viennent-ensuite; j'incline même à penser que ces étroits contacts, physiques et hivernaux, ont créé des idylles et des conflits sentimentaux.

Arrivés au bas de la Presse, les conducteurs des bobs, dont celui de la famille L'Hoste du Faubourg de France, des Frainier du Cras-de-Cœuve et d'un engin des Fontenais, de même que les passagers de luges, tonitruaient à tue-tête: «Faubourg» ou «Prévoyance», indiquant ainsi qu'ils avaient l'intention de tourner à gauche ou à droite. Certains malchanceux ayant perdu le contrôle de leur engin allaient s'escagasser contre le mur sis dans l'axe de la Presse, ou le pissoir attenant.

En amont de la maison Patois se trouvait, dès les années 30, la curieuse villa, en crépi blanc, juchée sur pilotis de béton, située sur une parcelle très pentue. Une construction sans doute inspirée par notre «grosse tête» locale, surdouée en mathématiques, le professeur Herbert Jobin, issu de l'EPFZ, qui avait convolé sur le tard avec une artiste-peintre, native d'Abbévillers (Doubs).

«Le père Jobin», qui fut mon maître à penser en mathématiques, avait certains travers et appliquait souvent le principe du moindre effort, jusqu'à ne jamais s'encombrer de devoirs à corriger à domicile; il n'a d'ailleurs rien publié au cours de son existence. Il avait un plaisir jouissif à nous faire subir ce qu'il appelait des «Grands Soirs», de préférence le lundi matin, surtout après avoir repéré l'un de ses élèves lors d'une soirée au cabaret, par exemple le soir des Brandons au Café Bel-Air, lorsqu'on renouvelait le mandat des édiles des «Hauts-Communiers».

Il débarquait, au cours de la soirée, drapé dans une houppelande ou cape de berger, surmonté d'un large béret basque, modèle pyrénéen, revenant couvert de neige d'une balade dans le Fahy proche. Sa face ronde apparaissait alors, rubiconde, avec de larges bajoues rappelant les hamsters, et son visage marqué d'infimes cicatrices, séquelles sans doute de la variole ou d'acné juvénile.

Du bas de la Presse jusqu'au virage menant au Château, le côté droit de la rue était inhabité. Face à la maison Patois, et en amont du virage, se trouvait la maison habitée par la famille Rufer, ayant succédé à Eugène Voillat et ses rejetons. Les Rufer avaient six enfants: de leurs trois fils, l'un devint pasteur et propageait la bonne parole aux habitants de Saignelégier. Ernest tint temporairement une Etude de notaire à Porrentruy puis devint Receveur de district. Edouard, plus connu sous son vulgo de Gymnasia, «Argus», était chef de l'atelier d'emballage et d'expédition de la fabrique de bonneterie Armand Spira au Cras-de-Cœuve, puis

fut chargé de visiter la clientèle de Suisse romande.

En amont de cette première maison se trouvait une petite bâtisse à rez-de-chaussée surmonté d'une grande pièce dans le pignon, avec des alcôves sur chacun de ses côtés. La famille de Xavier Chavanne, ouvrier horloger sourd comme un pot, y habitait. Il avait épousé la veuve Elise Cuenat, sœur d'Henri Cuenat, le Président du Tribunal de district, et faisait ainsi partie par alliance de la bonne société bruntrutaine. Cette famille comptait huit enfants, quatre garçons et quatre filles, dont deux du premier lit d'Elise. Cette famille fut remplacée par celle de M. Paul Moine, le rondouillard et chauve directeur des Ecoles primaires du chef-lieu, qui eut deux fils. L'un, Pierre, né en 1920, surnommé «le Monillon», émigra à Genève et fut directeur de la Caisse de l'Assurance Militaire jusqu'à sa retraite. Son frère Paul, son aîné de sept ans, tenait une librairie-papeterie, sise dans l'ancien atelier de sellerie Gourbach, à l'angle de l'ancienne rue de la Préfecture – devenue la rue des Annonciades – et de la petite ruelle du Creux-Belin, menant à la Grand-Rue et au café Au Guillaume-Tell, où la famille Gisiger vendait moultes gâteaux au fromage aux chalands de la foire mensuelle.

En amont de la maison Moine venait le Café Bel-Air, qui existe toujours, et qui fut un temps, et jusqu'après la Seconde Guerre Mondiale, un des hauts lieux de la vie de la Commune du Haut. Avant de devenir une auberge, cette maison était occupée à l'étage par Charles Richard, cuvetier de son état, qui y avait installé un petit atelier où s'affairaient deux ou trois ouvriers. Le rez-de-chaussée hébergeait la famille Jelsch, ses trois filles et ses trois garçons. Du temps de mon enfance et de mon adolescence, le Café Bel-Air était tenu par le père Joset, exerçant également l'art du tournage sur bois, dans le petit atelier qu'il s'était aménagé au fond de la Prévoyance – à la suite de l'établissement maraîcher et horticole de la famille Aebi. Je me souviens encore du magnifique yo-yo qu'il m'avait confectionné, décoré d'arabesques en creux xylographiées sur ses deux joues, et pour une bouchée de pain.

A la fin de la guerre, l'exploitation du Café Bel-Air fut reprise par M. Grandjon et son épouse Jeanne, née Lachat, une «Courtedoux». Durant la guerre, ils tenaient le café-bar «La Potinière» à Belfort, près de la gare, servant sans doute de relais à certaines activités occultes de citoyens suisses.

A l'intérieur du virage, et en amont du café, se trouve un immeuble locatif; parmi les habitants, il y avait M. Rattoni et son épouse, née Marquis, surnommée «La Marquise». Ce couple faisait partie d'un orchestre ambulant, La Marquise tenant la batterie, et y allant de sa voix puissante. Sa sœur venait lui rendre visite; elles se mettaient toutes deux à écluser du gros rouge et cela finissait par un *schnabre*[8] de première, entrecoupé de tartes et autres gentillesses entre sœurs! Ce même immeuble abritait le Capitaine Liengme, ainsi que deux ou trois officiers de son unité.

En face, et en amont du chemin menant à Microferme et à Beaupré, une villa avait été construite par Gaston Nussbaum, caissier à la Banque Populaire Suisse, succursale de Porrentruy, à la route de Courtedoux. C'était un rouquin féru de tir au fusil d'armée, modèle 1911. Mme Nussbaum était une charmante personne, d'une élégance certaine, plutôt réservée, et constamment accompagnée de sa mère, Mme Züllig.

Il faut aussi citer les familles Godinat, dont deux fils pratiquaient le vol à voile, Tournier, Farine, Guenat et Domon, dont une des filles, Marcelle, a épousé un de mes amis d'enfance, Frédéric Blaser, décédé en 1998, et qui fut, des années durant, Municipal de la ville du Locle et Député au Grand Conseil neuchâtelois; cette famille comptait cinq filles et deux garçons, et M. Domon père était fonctionnaire à l'administration municipale et Juge aux Prud'hommes.

Terminons cette énumération avec deux personnages hauts en couleur, d'une part «L'Adolphe» Weber, costaud gaillard à la face rubiconde, ayant conservé son rocailleux accent fleurant les röstis, plombier-ferblantier-chauffagiste chez Pärli et Cie, sur la place des Bennelats. Il habitait au chemin menant à Beaupré; abandonnant sa lourde caisse à outils, il s'harnachait de son piano à

bretelles et venait réveiller les clients du Café Bel-Air.

D'autre part, un autre joyeux luron, M. Chavanne, dit «Chavenot», un ancien huissier-encaisseur de la Banque Populaire Suisse. Ayant pris, jeune encore, sa retraite, il était un membre actif et convaincu du parti libéral, devenu le parti radical, ou des «Rouges». On le reconnaissait de loin, grâce à son chapeau noir à larges bords, qui avait un violent air de famille avec le couvre-chef de M. Maillat, le géomètre. Chavenot et son compère, M. Joseph Billieux, qui habitaient au chemin de Beaupré, meublaient leurs loisirs de retraités en allant procéder à la mise en bouteilles des vins rouges de Bourgogne que les chefs de famille «Rouges» faisaient venir de France par charrois, en «pièces» de 228 litres, en «quartauts» (de 57 à 137 litres) ou en «feuillettes» (114 à 136 litres).

A plusieurs reprises, j'ai porté aide à ces deux compères, lorsqu'ils venaient mettre le vin en bouteilles chez mon père, les boucher, coller les étiquettes et ranger le tout. Pour une pièce, il fallait compter toute une journée, dans l'atmosphère vineuse de la cave. A de nombreuses reprises, il fallait réamorcer le flexible servant à tirer le vin. En fin de journée, seul le père Chavenot, qui tenait le litre, réussissait à gravir les escaliers sans aide aucune. Quant à Joseph Billieux, qui dépassait les soixante ans, il fallait venir à son aide, sinon il aurait *tibutté* et raté des marches. Et moi-même, je ne valais guère mieux. Rappelons que M. Joseph Billieux était le père de Xavier Billieux, dit «Taxi», qui fut durant des années l'Officier d'Etat-civil et le Secrétaire de la Municipalité de Porrentruy.

Les Communiers et leurs amis se retrouvaient chaque année lors de la Fête des Brandons, tombant sur le premier dimanche qui suit Mardi Gras. Un énorme tas de bois était érigé dans le pré au Nord de Microferme, et à la nuit tombée, on y boutait le feu, et les jeunes se mettaient à tourner les *feyes* toutes entrelardées de copeaux de bois, et toutes rougeoyantes[9].

Tout ce beau monde se réunissait ensuite au Café Bel-Air, constituant en fait l'assemblée communale annuelle de la Commune du Haut, appelée à procéder aux diverses (ré-)élections de ses dirigeants et responsables. Les scrutateurs déterminaient qui des personnes présentes étaient habilitées à participer aux élections.

Ceux qui venaient d'ailleurs, tant les invités que les habitués, étaient surveillés de près. On procédait ensuite au vote, en premier lieu à celui qui devait désigner le Maire. Dans les années 1935-39, le Maire était le père Gigandet, dit «Siquet». Le père Tournier était gratifié de la fonction de fontainier, le père Godinat prenait en charge le rôle de garde-champêtre. Paul Moine père et Chavenot devenaient les conteurs et diseurs. On procédait aussi aux élections d'autres fonctionnaires communaux, notamment le taupier, le lanternier – qui n'était plus qu'un titre honorifique depuis l'introduction de la fée électricité.

Vers la fin des années 30, on comptait, parmi les visiteurs conviés aux agapes des Brandons, toute la tribu des Babey, de la Cour aux Capucins, y compris le «Baron del Babès», ainsi que l'épouse de Fernand L'Hoste, le marchand et fabricant de bécanes, née Babey; toute la tribu des Babey était caractérisée par une carnation de méridionaux, et des cheveux noirs de jais, accréditant leurs origines ibériques.

De la musique de danse était produite par Victor Bregnard, de Fontenais, sur son accordéon, et son cachet était réglé par le procureur Paul Billieux. M. Bregnard était relayé par Adolphe, le plombier.

La soirée se passait fort gaiement, tout le monde se connaissant depuis belle lurette et se tutoyant de surcroît. Entre des fox-trot endiablés et des chaloupées tangotées, les convives entonnaient de vieilles rengaines, mises en route par les ténors du cru – en patois d'Ajoie ou en français –, «Les Aidjolats», «La p'tête Suzon», «Le Jardinier du Roy», «La Madelon», et j'en oublie, reprises en chœur par ces messieurs et ces dames, se tenant bras dessus, bras dessous, et oscillant en cadence de gauche et de droite.

Alors que le Moulin-à-Vent maison était gouleyant, d'autres quidams préféraient le *tchà-vé*[10] sentant bon la cannelle,

ou un calice[11] de damassine, voire d'alise, sinon de la bière Warteck. Les Ajoulots mariant souvent les nourritures terrestres aux liquides pour assoiffés, on faisait un sort à des plats de charcuterie, de cuisses d'dames, de pieds de chèvre, de morceaux de totchè[12] ou de tarte aux pommes. Les conteurs patentés amusaient la galerie, qui appréciait surtout les histoires du «P'tit Françouais», contées d'un air faussement naïf et avec l'accent des *bats*[13] de Bonfol par le père Moine, le directeur des écoles primaires, et en patois de surplus:

> L'inspecteur des écôles, M'sieur Mamie vïn reindre visite en eune classe primaire de Bonfô. S'adressánt à ptét Françouais è y demainde qu'ace le contrère de 86. Le ptét Françouais répond y ne saipe, M'sieur. Mai ça 68 dié l'inspecteur et le contrère de 47 ça quoi? I ne saipe non pius M'sieur. Et bïn ça 74. Réèction di ptét boueb: Poquoi vos ne m'èpe demindaie le contraire de 33 o de 66, çoli y airo saivu, à lieu de'm faire pessaie por in follat!

Ces mémorables soirées duraient jusque tôt le lendemain matin, et sans intervention du guet-de-nuit municipal, Juillerat, qui habitait près de la chapelle de Lorette.

Ces réunions des Brandons, liées aux élections des responsables de la Commune du Haut, ont continué d'avoir lieu, pour le moins jusqu'au début des années 60, ainsi que l'atteste un article paru le 21 février 1961 dans les colonnes du *Démocrate*, signalant l'élection de M. Justin Jolidon, pierriste, comme Maire, par 29 voix sur 40, en remplacement de feu M. Gigandet, décédé l'année précédente, à l'âge de 75 ans.

Henry Spira
Plan-les-Ouates

Notes

[1] *Rincette:* second ou troisième verre d'absinthe, dénommée Fée verte. *Gotte:* alcool fort de distillation (pomme, prune, kirsch, etc.) titrant plus de 45°.
[2] *Louènes:* mot patois signifiant «histoires à rire», ou «anecdotes».
[3] *Saïnt-Maitchïn:* mot patois pour Saint-Martin, fêtée début novembre.
[4] *Sottiche:* mot patois dérivant de *Scottisch*, désignant une danse écossaise.
[5] *Peute:* mot patois, féminin de *peut*, utilisé pour désigner une femme laide.
[6] *Gaïysse:* mot patois d'origine alémanique, (*Geiss* = «chèvre») désignant une chèvre.
[7] *Sans-Dieu:* épithète dont on affublait les libres-penseurs.
[8] *Schnabre:* mot d'origine alémanique, signifiant «tapage», ou «grand bruit», dérivant sans doute de *Schnabel*, «bec (d'oiseau)».
[9] Pour plus de détails sur les Brandons, voir l'article très fouillé de Laurence MARTI, «Au long chanvre! Coup d'œil sur la fête des Brandons dans le Jura», *L'Hôtâ*, 20 (1996), p. 11-19.
[10] *Tchâ-vé:* mot patois désignant le vin chaud.
[11] *Calice:* petit verre avec ou sans pied que l'on remplissait d'alcool fort.
[12] *Totchè:* tarte briochée, garnie de crème aigre.
[13] *Bats:* mot patois pour «crapaud», sobriquet des habitants de Bonfol.

Crédit photographique: Berry Luscher, Porrentruy.
Crédit patoisant: Pascal Girardin, Colombier.